

N
A
T
A
S
H
A

B
E
A
U
L
I
E
U

L'EAU NOIRE



Extrait de la publication **ALIRE**

À PROPOS DE *L'ANGE ÉCARLATE*...

« UN THRILLER DÉLICIEUSEMENT
LUGUBRE ET PERVERS. »

Le Libraire

« *L'ANGE ÉCARLATE*, UN ROMAN OÙ L'ESPRIT
GOTHIQUE SE MÊLE AU CONTEMPORAIN ET OÙ
LE VAMPIRE S'ÉLOIGNE DE TOUS LES CLICHÉS.
[...] LE DÉBUT D'UNE SAGA QUI S'ANNONCE
ORIGINALE, COMPLEXE
ET COMPLÈTEMENT TORDUE. »

La Presse

« L'INTRIGUE DE *L'ANGE ÉCARLATE* SE
DISTINGUE PAR SES PERSONNAGES
INTROSPECTIFS ET SON IMAGINAIRE DÉBRIDÉ
[...] ET NOUS INTRODUIT LENTEMENT
DANS UN RICHE UNIVERS GOTHIQUE,
PEUPLÉ D'ÊTRE ÉNIGMATIQUES. »

Voir – Montréal

« UN PREMIER ROMAN FORT DÉRANGEANT QUI
ANNONCE UN CYCLE PROMETTEUR... »

Ailleurs

« L'UNIVERS SOMBRE ET CRUEL CRÉÉ PAR
NATASHA BEAULIEU EST À LA FOIS FASCINANT
PAR SA COHÉSION ET PAR LE MYSTÈRE
DONT ELLE ENTOURE SES PERSONNAGES. »

Accès Laurentides

« UN LIVRE ÉTONNANT »
SRC Rimouski – Info Réveil

« *L'ANGE ÉCARLATE* EST UN LIVRE PASSION-
NANT ET QUI PIQUE NOTRE CURIOSITÉ. »

Week-End Outaouais

« [...] ON NE PEUT PAS DIRE QUE L'AUTEURE
MANQUE D'AMBITION ! [...] LES SCÈNES DE
SANG-ET-DE-SEXE QUI ARRIVENT À ÉCHAPPER
AU SYNDROME M'AS-TU-VU POUR ACCÉDER À
UNE VÉRITABLE INTENSITÉ PERTURBATRICE
POUR LE LECTEUR [...] D'UN FANTASTIQUE
QUE NOUS AVONS PLUS L'HABITUDE DE VOIR
À NEW YORK, LOS ANGELES, LONDRES OU
PARIS. C'EST RAFRAÎCHISSANT. »

Solaris

L'EAU NOIRE
LES CITÉS INTÉRIEURES -2

DE LA MÊME AUTEURE

LES CITÉS INTÉRIEURES

1. *L'Ange écarlate*. Roman.
Beauport : Alire, Romans 033, 2000.
 2. *L'Eau noire*. Roman.
Lévis : Alire, Romans 067, 2003.
 3. *L'Ombre pourpre*. Roman.
Lévis : Alire, Romans 096, 2006.
- Le Deuxième Gant*. Roman.
Lévis : Alire, GF, 2010.

L'EAU NOIRE

NATASHA BEAULIEU



Extrait de la publication

Illustration de couverture : GUY ENGLAND

Photographie : JÉRÔME ABRAMOVITCH

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageeries ADP

2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine
3, Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch
Distributeur : OLS S.A.
Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum Benelux S.A.

Fond Jean-Pâques, 6, B-1348 Louvain-La-Neuve
Tél. : 00 32 10 42 03 20
Télécopieur : 00 32 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1
Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443
Courriel : info@alire.com
Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUTS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

1^{er} dépôt légal : 2^e trimestre 2003
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 2003 ÉDITIONS ALIRE INC. & NATASHA BEAULIEU

10 9 8 7 6 5 4^e MILLE

Extrait de la publication

À Orryelle Defenestrade-Bascule,
magicien australien.

PROLOGUE

LONDRES

L'air était glacial. Le ciel, telle une immense plaque de plomb lisse, planait au-dessus de Londres, menaçant. Mais les Londoniens en avaient vu d'autres. En cette froide matinée du sept janvier 1998, ils avançaient d'un pas vif, uniquement préoccupés d'atteindre au plus vite leur destination. Après tout, le ciel leur était déjà, en quelque sorte, tombé sur la tête entre 1940 et 1945.

Enveloppé d'un long manteau d'alpaga noir aux subtils reflets bordeaux, David Fox descendait Museum Street dans le quartier Bloomsbury. Comme la firme Blackwall se trouvait à quelques minutes de marche de son appartement, il avait jugé inutile d'utiliser la Bentley. Parcourir une courte distance à pied lui était toujours agréable.

Au carrefour de Museum Street, Bloomsbury Way et New Oxford Street, Fox traversa en même temps qu'un groupe de piétons. Du sang londonien coulait dans ses veines mais, pourtant, David se démarquait de ses contemporains, non seulement à cause de son allure noble et de la beauté de son visage, mais bien parce que sous son apparence d'homme d'une quarantaine d'années se cachait un vécu de plus de trois siècles.

Fox poursuivit son chemin dans Museum Street, qui prenait fin au coin de High Holborn. Il traversa cette artère et s'engagea dans Drury Lane qui lui faisait face.

C'était dans cette même Drury Lane – reconnue comme une des plus anciennes rues entourant Covent Garden – que le jeune David Fox avait fait, la nuit du quatre décembre 1664, une rencontre insolite. Une mystérieuse silhouette l'avait interpellé par son prénom. Curieux, David s'était approché. L'individu, dont la peau très blanche et les iris rouges auraient effrayé moins brave, s'était présenté sous le nom de Listar. Selon lui, David était différent et, pour cette raison, il l'avait choisi pour remplir une mission particulière : protéger Kaguesna, sa Cité. Il n'avait donné aucune explication. Aux questions de David, Listar avait répondu de manière imprécise et sur un ton agacé.

Au coin de Dryden Street, Fox s'arrêta un court instant. Il n'avait pas l'habitude de s'immobiliser en ce lieu ; c'était à cet endroit que Listar avait posé ses longues mains squelettiques sur la tête du jeune homme qu'il était alors, avant de disparaître dans la nuit. Quelques minutes plus tard, David avait vu apparaître dans son esprit une image de ce qu'il avait compris être Kaguesna, une Cité inhabitée qu'il devait protéger contre toute intrusion. Mais comment pouvait-il protéger une cité qui était dans sa tête et qui lui était tout à fait étrangère ? Il avait pourtant réussi car, comme il le lui avait promis, Listar était revenu vingt-cinq ans plus tard et il avait donné à David la récompense nécessaire pour qu'il poursuive sa tâche : l'immortalité. Fox trouvait singulier que la firme Blackwall soit située si près de l'endroit où son destin lui était apparu sous une forme qui, des centaines d'années plus tard, demeurait toujours une énigme.

Il s'engagea sur le côté de Dryden Street qui affichait les adresses paires. Serrées les unes contre les autres, les anciennes maisons à quatre étages de la

courte rue avaient été transformées en bureaux. Il sonna à l'adresse de la firme Blackwall. Cinq secondes plus tard, il entendit le déclic discret de la serrure. Il apprécia de ne pas avoir ouï le son strident qui accompagne habituellement une telle opération. Il poussa la porte et entra.

Fox se trouva dans une pièce de modeste dimension mais non sans caractère. Le mur de droite, donnant sur la rue, avait été texturé et peint de manière à créer un effet d'épaisses plaques de craie blanche se juxtaposant tantôt les unes contre les autres, tantôt les unes par-dessus les autres. Au milieu de ce mur, il y avait une fenêtre oblongue. Les autres murs étaient noirs et recouverts de plusieurs couches de vernis pour un effet glacé proche de la réflexion du marbre poli. Au premier coup d'œil, la moquette semblait noire aussi, mais si on y regardait de plus près, elle se révélait d'un vert très foncé. Enfin, tels des complices défilant les nouveaux clients, deux fauteuils de style Queen Anne étaient fièrement recouverts de velours orange éclatant.

David fit les quelques pas qui le séparaient du bureau de la réceptionniste, un imposant meuble, magnifique amalgame d'ébène, d'aluminium, de verre et de marbre noir.

En voyant cet homme extraordinairement beau, dont le noir lustré des cheveux rivalisait avec l'éclat des murs laqués, Amélie Bellavance se félicita une fois de plus d'avoir quitté Brossard pour venir s'installer à Londres. En croisant son regard, elle fut si impressionnée qu'elle ne trouva d'abord rien à dire. Quelques secondes s'écoulèrent avant qu'Amélie ne réussisse enfin à articuler les mots habituels :

— Bonjour, monsieur, que puis-je pour vous ?

Fox reconnut l'accent anglais « québécois ».

— J'aimerais avoir un entretien avec miss Blackwall, répondit-il dans un anglais très *british*.

Amélie ne répondit pas tout de suite. La surprise était peut-être passée, mais non l'effet des iris dorés ; jamais elle n'avait vu de tels yeux.

— Euh... Je suis désolée, miss Blackwall n'est pas là.

Fox ne fut nullement déconcerté par l'air ébahi de la jeune femme. Il avait l'habitude de ce genre de réaction.

— Puis-je prendre rendez-vous ? demanda-t-il.

— J'ai peur que ce ne soit un peu long, monsieur. Elle est en congé sabbatique.

— Quand revient-elle ?

— À la fin de l'été prochain. Puis-je vous proposer une rencontre avec Jane Barry, qui remplace miss Blackwall ?

— Non, je vous remercie. Connaissez-vous la date exacte du retour au travail de miss Blackwall ?

— Oui, le quatorze septembre.

— Pouvez-vous inscrire mon nom à son agenda, le quatorze septembre, à neuf heures ?

— Vous allez attendre tout ce temps-là ?

Amélie plaqua une main devant sa bouche et se sentit rougir jusqu'à la racine de ses boucles blondes. Le ton sur lequel elle s'était exprimée ne convenait pas du tout à la situation. Elle ne devait pas trouver surprenant qu'un client désire patienter pour rencontrer sa patronne, une architecte de renommée internationale, plutôt que Jane Barry, une jeune architecte avec certes beaucoup de talent – puisque miss Blackwall l'avait engagée – mais moins d'expérience.

— Les fautes, comme des fétus de paille, flottent à la surface ; qui veut chercher des perles doit plonger au fond, déclama-t-il, sourire en coin.

Amélie retira vivement la main de sa bouche. Elle tenta de se recomposer un visage et une attitude normale. Elle fit rouler son fauteuil vers la droite et ouvrit l'agenda de sa patronne. Sous le quatorze septembre 1998 était écrit « Retour de miss Blackwall ».

— Vous êtes monsieur ?

— David Fox.

À côté de 9 h, elle écrivit « Monsieur David Fox ». Ce dernier la remercia et sortit.

Dès que la porte se fut refermée derrière lui, Amélie soupira longuement. Elle avait beau être née d'une mère britannique, ses parents avaient choisi d'aller s'installer au Québec peu de temps après sa naissance. Elle ne côtoyait donc pas les Londoniens depuis assez longtemps pour comprendre leur sens de l'humour. En répliquant en français, qu'avait voulu, au juste, lui faire comprendre monsieur Fox ? Qu'il parlait français, rien de plus ? Il avait voulu la mettre à l'aise ? se moquer d'elle ? Cela la tracassait. Elle se dépêcha de noter la citation, encore fraîche dans sa mémoire. Ce monsieur Fox était sûrement un homme cultivé. Il avait dû citer un grand classique de la littérature française. Amélie Bellavance s'installa devant son écran. Elle accéda à Internet avec l'intention de retracer l'auteur de la citation. Après tout, elle n'avait rien d'autre à faire en ce début d'année plutôt calme.

De nouveau dans Drury Lane, Fox revint sur ses pas. La notion du temps qu'avaient les mortels était si différente de la sienne. Patienter neuf mois pour rencontrer quelqu'un dont il admirait le talent lui semblait fort acceptable. N'avait-il pas vécu ces époques où un amoureux devait patienter des semaines pour recevoir une lettre de sa bien-aimée, où les voyageurs prenaient souvent des mois pour atteindre leur destination ? David avait parfois la nostalgie du passé. La révolution industrielle avait fait de la patience une vertu désuète. Le progrès était trop souvent synonyme d'« express » au détriment de la qualité. Mais il se gardait bien d'énoncer un jugement sur le sujet. S'il avait été un simple mortel, peut-être la notion d'« express » ne lui aurait-elle pas paru si rébarbative. Lui aussi lui aurait cédé afin d'accomplir, dans le

court laps de temps dont il aurait disposé, le plus possible, peu importe la qualité ou la valeur de ses réalisations.

En fait, David Fox n'avait plus la certitude que « la fin » serait à tout jamais étrangère à sa longue existence. Et, de ce constat, était né en lui le désir de rencontrer miss Blackwall.

PENLOCKE

J'en ai vu de toutes les sortes au Sensastrip, mais jamais comme la créature qui y est entrée ce soir-là. J'ai donné un coup de coude sur le bras flasque de Bulldog, qui s'est tourné en direction de la porte aussi vite que ses nombreux kilos de graisse le lui permettaient. Je ne pourrais pas dire quel genre de regard il a eu à ce moment-là, ni à aucun autre moment d'ailleurs, parce que ses yeux sont éternellement camouflés sous les auvents que forment ses épais sourcils noirs.

— Habillée comme ça, survivra pas longtemps dans le quartier, a dit Bulldog.

C'est Keen, le détective, qui, un soir, comme ça, a baptisé Henry «Bulldog». Et c'est resté, parce qu'Henry a vraiment des bajoues et une mâchoire en galoche.

Moi, c'est Randy. Ça veut dire chaud lapin. Personne n'a jamais pensé à me donner un autre nom que celui-là parce qu'il me convient parfaitement.

La créature portait un tricot pourpre, étriqué, qui mettait en évidence un ventre plat à la peau très blanche. Ses longues jambes minces gainées de nylon sortaient d'une jupette en vinyle noir. Mais ce qui me fascinait le plus dans son attirail de pute, c'était la coiffure; ses longs cheveux noirs étaient retenus sur

le dessus de la tête à l'aide d'un cône de cuir dans lequel étaient fixées deux baguettes chinoises vert fluo. Ça lui donnait une allure de génie pervers qui me plaisait bien. Et, dès que ses magnifiques yeux sombres soulignés de fard ont croisé les miens, j'ai tout de suite bandé. Puis je l'ai regardée s'éloigner vers l'arrière du Sensastrip sur ses escarpins aux talons aussi hauts que ceux des danseuses.

La soirée s'est déroulée comme d'habitude. Les clients sirotaient leur consommation ; les réguliers jasaient entre eux et les autres s'intéressaient aux effeuilleuses.

J'avais espéré que la créature vienne s'installer au bar, mais elle avait préféré s'asseoir seule dans un coin sombre. Elle avait allumé une première cigarette et elle était restée là, à fumer sans arrêt et à boire du whisky. J'enviais Scan qui, ce soir-là, servait aux tables.

De longues minutes se sont écoulées sans que la créature fasse quoi que ce soit à part fumer, boire et lancer des regards dénués d'expression à gauche et à droite. Elle ne s'intéressait à personne en particulier, pas même aux spectacles qui s'enchaînaient sur la scène du Sensastrip. Son allure de poupée vulnérable jurait avec son attitude farouche. Personne ne s'était assis à sa table.

Beaucoup plus tard, alors que je remplissais un verre, j'ai senti le coude de Bulldog s'enfoncer amicalement dans mes reins.

— Tu veux servir la créature ? m'a-t-il offert, tout bas.

Je me suis retourné ; le visage qui me faisait face était d'un blanc si pur que j'en ai été presque ébloui. J'ai ensuite été happé par l'intense regard noir de la créature, dans lequel brillait une lueur inquiétante. Et combien excitante. Plutôt que de lui demander ce qu'elle voulait, je lui ai servi un whisky. Elle m'a gratifié d'un sourire cynique. Elle a ensuite tiré une

longue bouffée de cigarette qu'elle a expirée, la tête penchée vers l'arrière.

J'étais hypnotisé par les baguettes fluo qui se croisaient sur le sommet de sa tête. Chez quelqu'un d'autre, elles auraient été ridicules. Sur cette créature, elles devenaient un élément essentiel à l'harmonie de son accoutrement.

— À demain, Randy, a dit Bulldog.

— Salut, ai-je répondu sans toutefois détacher mon regard de la créature.

Il restait quelques clients dans la place, mais les spectacles étaient terminés. Scan nettoyait les tables. La poupée a profité du moment pour parler :

— J'en veux un autre.

Sa voix était grave et sensuelle. Je lui ai servi un autre whisky et je me suis accoudé devant elle.

— Comment tu t'appelles ?

Elle a frappé une des baguettes vertes d'un de ses longs ongles vernis de rouge.

— Stick.

Stick, ça me plaisait. Ça pouvait être mâle ou femelle ou un peu des deux. Peu importe. J'avais juste envie de baiser cette créature. Et c'était réciproque car, une vingtaine de minutes plus tard, je saluais Scan, qui passait le balai, et je sortais accompagné de Stick.

La porte arrière du Sensastrip débouche sur une des ruelles laides et macabres de Penlocke. On y voit à peine, car la majorité des ampoules des lampadaires sont brûlées et personne ne les remplace. C'est une autre histoire avec les ordures. Il y a bien un camion qui passe de temps en temps, mais on ne sait jamais quand et rien ne garantit que les éboueurs vont tout ramasser.

Étonnamment gracieuse sur ses talons aiguilles, Stick s'est accrochée à mon bras. La brise nocturne soufflait dans ses cheveux dont il se dégageait une odeur exotique l'emportant sur la puanteur des lieux.

Nous avons croisé le docteur Scotch, puis une danseuse dont j'avais oublié le nom, et monsieur Sing Song, le propriétaire de la Tumono House, qui m'a lancé un curieux regard que je n'ai pu interpréter. Ces trois-là n'étaient pas dangereux. Mais on aurait pu croiser des violenceurs et, si ces derniers avaient eu envie de s'amuser avec la poupée, même si je l'accompagnais, elle n'aurait pas atteint vivante le bout de la ruelle.

Un énorme rat s'est soudain fauilé entre les pieds de Stick, qui a perdu l'équilibre. Avant que j'aie pu la retenir, elle est tombée sur le pavé humide, tout près d'une flaque de boue. Sa jupe, relevée sur les cuisses, dévoilait un porte-jarretelles. Je lui ai tendu la main pour l'aider à se relever, mais elle a ignoré mon geste. Elle s'est plutôt mise à rire en se vautrant dans la boue. Lorsqu'elle s'est immobilisée à plat ventre, la face écrasée contre le pavé, les bras allongés au-dessus de sa tête et le cul presque à l'air, je n'ai pu résister. J'ai débouclé ma ceinture, baissé mon pantalon et je me suis couché sur Stick.

Et tout le temps que je l'ai baisé, *il* a ri.

Après, Stick est resté là, étendu dans ses vêtements de pute tout crottés.

Je suis rentré chez moi et j'ai pris une douche froide. Une fois allongé sur mon matelas miteux, j'ai fumé une cigarette. De ma main libre, je me suis amusé à faire rouler entre mes doigts une des baguettes vert fluo que j'avais enlevée des cheveux de la poupée à couilles.



Le Sensastrip était plein à craquer. Bulldog, en pleine forme mentale, avait la conversation facile.

— Alors, la catin, ça valait le coup ?

— Méchante baise, ai-je répondu, sans préciser que Stick était un homme et qu'il avait ri tout le long.

— Tu as vu qui est là, ce soir ? Au fond, à gauche. La table sous la fenêtre.

Pour mieux voir, j'ai froncé les sourcils en direction de l'endroit indiqué par Bulldog. J'ai reconnu monsieur Sing Song.

Prêt à aller servir son plateau rempli de consommations, Scan s'est penché vers moi.

— Ce n'est pas le genre d'homme à se déplacer pour rien, a-t-il précisé. Il doit avoir une bonne raison.

Un peu plus tard, lorsque Scan est venu me dire que monsieur Sing Song désirait me parler, je n'ai pas été surpris. Peut-être parce que la nuit précédente, il m'avait regardé avec insistance. J'ai averti Bulldog que je lui laissais le bar pour quelques minutes. Je me suis faufilé jusqu'à la table du Chinois, où je me suis assis. Monsieur Sing Song, petit et frêle, imposait cependant le respect.

— Où est l'homme avec lequel tu étais hier soir ? m'a-t-il demandé avec un drôle d'accent à la fois chantant et saccadé.

— Je ne sais pas.

Le Chinois m'a scruté le fond des pupilles.

— Tu connais son nom ?

— Stick.

— Retrouve-le et viens me voir à la Tumono House.

Cette nuit-là, allongé sur mon matelas, cigarette au coin de la bouche, je me suis dit que ce serait doublement intéressant de retrouver Stick ; comme bien des Citéens, j'avais envie de voir ce qui se cachait derrière l'intrigante façade de la Tumono House.



J'avais naïvement cru qu'il serait facile de repérer un travesti dans Penlocke. Mais la Cité est une agglomération dans laquelle s'entrecroisent, de manière chaotique, une multitude de rues, de ruelles et d'impasses, et je n'avais pas le moindre indice pour orienter ma recherche. Après six semaines à consacrer tous

mes temps libres à parcourir le dédale de la Cité, j'avais finalement abandonné, déçu de ne pas savoir pourquoi monsieur Sing Song s'intéressait à Stick, déçu aussi parce que je ne verrais sans doute jamais l'intérieur de la Tumono House.

La vie avait cependant poursuivi son cours : je dormais le jour, travaillais le soir, puis baisais avec qui le désirait, homme ou femme, presque toutes les nuits.

Ce soir-là, je suis sorti du Sensastrip seul. Un lointain cliquetis de chaînes, l'arme préférée des violenteurs, m'a incité à presser le pas jusqu'à ce qu'un autre bruit, plus faible mais plus près, attire mon attention. J'ai cessé de marcher. Quelque chose roulait vers moi sur le pavé. Une baguette vert fluo s'est arrêtée sur le bout de mon soulier. J'ai regardé d'où venait l'objet. Stick était là, appuyé contre un mur de briques rouges. En quelques enjambées, il était près de moi. Avec ses longs cheveux libres, son visage aux traits androgynes et son corps camouflé sous un long manteau noir, il demeurait une énigme sexuelle pour qui n'avait pas eu, comme moi, la chance de vérifier.

Stick a ramassé la baguette et l'a fourrée dans la poche gauche de mon blouson. Du bout de ses lèvres écarlates, il m'a embrassé sur la bouche, puis il a glissé son bras sous le mien.

C'était curieux : toutes ces semaines où j'avais cherché Stick, jamais la pensée que ce serait lui qui viendrait vers moi ne m'avait effleuré l'esprit.



À l'heure où toute la Cité dort, on a frappé à ma porte. Peu enthousiaste, je me suis levé et j'ai ouvert. Le regard stoïque de monsieur Sing Song m'a fait l'effet d'une douche froide.

Stick était chez moi depuis une semaine. J'avais écourté mes heures de travail au Sensastrip afin de

passer la majeure partie de mes nuits à baiser avec lui. Comme j'avais trouvé un amant aussi sexuellement inlassable que moi, l'idée d'aller avertir monsieur Sing Song du retour de Stick n'avait pas eu la priorité dans mes pensées.

— Où est-il ?

— Dans mon lit.

Le Chinois n'a pas attendu mon consentement. Il est entré. Sa silhouette très droite était cachée sous une tunique bleu foncé. Il s'est installé debout derrière la porte fermée, puis il m'a fait signe, d'un rapide mouvement des doigts, de réveiller Stick.

La créature dormait dur. Je l'ai secouée un peu, puis giflée doucement, en vain. J'essayais de trouver quelque chose à dire de plus constructif qu'une bordée de jurons quand le propriétaire de la Tumono House s'est approché du lit. Il a brusquement retiré la couverture et, non sans une lueur de malice dans le regard, il a empoigné les couilles de Stick. Ce dernier s'est redressé aussi rapidement qu'un animal et, avec une force surprenante, il a agrippé la main qui l'empoignait. Le Chinois et la créature se sont toisés d'un regard sombre, puis ils ont tous les deux lâché prise. Monsieur Sing Song s'est redressé dignement, tandis que la créature s'asseyait sur le lit, les cheveux mêlés et l'œil cerné de fard.

— Habille-toi, a ordonné le Chinois.

Stick a pris le paquet de cigarettes qui traînait par terre, près du lit. Il s'est appuyé contre le mur fissuré, les genoux pointant vers le plafond, et il a allumé une cigarette.

— J'attends dans le couloir, a dit monsieur Sing Song avant de sortir.

Content de ne plus avoir à subir la présence du propriétaire de la Tumono House chez moi, je me suis assis sur le lit face à Stick.

— Tu peux sortir par la fenêtre, ai-je suggéré.

Il m'a regardé, mais j'étais incapable de déceler la moindre émotion dans ses yeux noirs insondables. Je n'avais aucune idée de ce qu'il pensait. Stick préférait fumer que parler. Je ne savais rien de lui et, comme il ne posait pas de questions, il ne savait rien de moi non plus.

J'ai allumé à mon tour une cigarette et j'ai commencé à caresser les jambes maigrichonnes de Stick. Il m'a gratifié d'un coup de pied. J'ai tenté de lui attraper une cheville, mais j'ai eu droit à un deuxième coup de pied plus violent. J'avais soudain envie de baiser, mais je n'ai pas insisté.

Stick est descendu du lit. Il a ramassé sa jupe en vinyle et son tricot sur le dossier d'une chaise. Après les avoir regardés un moment – j'avais l'impression qu'il se demandait si ces vêtements étaient bien les siens –, il les a lancés par terre. Il est ensuite entré dans la minuscule salle de bain sans fermer la porte. J'ai pu l'observer à loisir broser sa longue crinière, vérifier l'état de ses ongles et se rafraîchir le visage à l'aide d'un coin de serviette mouillée, un rituel féminin soudain interrompu par un jet d'urine tombant de haut dans la cuvette. Le contraste m'a fait sourire. Je me suis alors demandé depuis combien de temps je n'avais pas souri.

Stick est sorti de la salle de bain, les yeux toujours cernés d'une trace de fard et le membre en érection. Il en avait donc encore envie, lui aussi ? Son refus était uniquement d'ordre pratique ; monsieur Sing Song l'attendait.

— J'ai besoin de vêtements.

Je ne lui ai pas demandé pourquoi il ne voulait pas remettre les siens.

— Fouille derrière le rideau.

Il a écarté le bout de tissu kaki qui camouflait mes fringues et il a choisi le seul complet, gris foncé à fines rayures, qui s'y trouvait. Il a enfilé le pantalon et le veston à même sa peau nue. À ces vêtements trop

grands pour lui, qui lui donnaient toutefois une allure décontractée, il a ajouté une paire de bottes usées, de style militaire. Il a jeté son long manteau sur ses épaules et il est venu m'embrasser sur la bouche. Je me suis permis une rapide caresse vicieuse qu'il ne m'a pas refusée.

Stick a rejoint monsieur Sing Song dans le couloir. Et, de nouveau seul dans mon lit, j'ai souri une deuxième fois ; durant toutes ces semaines où j'avais cherché Stick, jamais je n'avais pensé à lui habillé en homme.



J'ai passé les deux mois suivants à vivre comme d'habitude, sans nouvelles de Stick ni de monsieur Sing Song. Puisque c'était le Chinois qui était venu chercher la créature chez moi, j'avais sans doute perdu la chance d'aller à la Tumono House.

Puis, par une belle nuit fraîche, alors que je ramenaient une fille chez moi, j'ai aperçu Stick qui rôdait près de la maison à logements où j'habitais.

Sans donner d'explication à la fille, je lui ai dit de s'en aller.



J'ai ouvert les yeux ; Stick m'observait. Dans son iris noir luisaient toutes sortes de possibilités imprécises.

Appuyé contre le mur, les genoux repliés, l'androgyne au visage blanc fumait. Je me suis demandé pourquoi son corps maigrichon et peu attrayant m'excitait plus que d'autres. J'en avais pourtant baisé de bien plus beaux.

— J'habite à la Tumono House, a-t-il dit soudain. Tu pourras venir me voir.



Il y a une douzaine d'années, selon la rumeur, un Chinois s'était intéressé à un terrain situé à l'extrémité nord-est de la Cité. Coincé entre la rue avant et la ruelle arrière, avec de chaque côté un immeuble à logements, l'espace était tout de même assez large pour construire une maison... s'il n'y avait eu, en plein milieu, une mare d'eau. Jamais un Citéen de Penlocke n'avait manifesté le désir de construire quelque chose à cet endroit, et donc personne ne s'est opposé à ce que le Chinois, pour qui la présence de l'eau ne semblait pas un obstacle, s'approprie le terrain. Il commença alors la tournée des ruelles et entreprit des fouilles dans les tas de débris. Il récupérait tout ce qui montrait le moindre potentiel : bouts de bois, briques, pierres, plaques de métal, chaînes, chaises à trois pattes, lambeaux de tissus, morceaux de verre, etc. Sur sa frêle mais solide carure, il réussit, en quelques semaines à peine, à transporter près de la mare une quantité imposante de matériaux. Puis il entreprit la construction de ce que tous les Citéens croyaient être une simple maison. Il procédait lentement et minutieusement, en chantant tout bas dans sa langue d'origine. Comme on ignorait son nom, le Chinois devint monsieur Sing Song.

Pendant des mois, son travail fut le spectacle préféré des Citéens. Toutes les nuits, des dizaines d'individus venaient s'installer devant et derrière la maison, qui s'élevait petit à petit. Plusieurs d'entre eux offraient leur aide, mais le Chinois n'acceptait jamais. Il travaillait sans relâche la nuit et, l'aube venue, il s'allongeait sur un grabat. Caché sous une légère couverture, il s'endormait, insensible au soleil et au vent.

Une fois la structure et l'extérieur de sa maison terminées, le Chinois a disparu pendant de longues semaines. Puis, un soir, il est sorti de chez lui et il a fixé près de la porte d'entrée, sur le mur de brique et de pierre, une barre de fer dont l'extrémité pointait vers la rue. Il y a ensuite accroché une enseigne en

bois, qui pendait au bout de courtes chaînes et sur laquelle était écrit :

Tumono House
Sur invitation seulement

C'est devant cette enseigne de la Tumono House que je me trouvais. La porte était sans poignée mais munie d'une serrure. Elle était aussi ornée d'une petite ouverture rectangulaire grillagée et d'un gros anneau en fer, que j'ai voulu utiliser pour annoncer ma visite. Mais, une fois en main, je me suis aperçu que cet anneau, relié à une corde, n'était pas là pour frapper la porte, mais bien pour être tiré. Alors j'ai tiré et j'ai entendu une cloche sonner à l'intérieur. Quelques secondes plus tard, l'œil bridé de monsieur Sing Song est apparu derrière l'ouverture grillagée. Il a ouvert sans poser de question. Du bout des doigts, il m'a fait signe d'entrer rapidement. Il a verrouillé derrière moi et, toujours par signes, il m'a invité à le suivre.

Nous avons parcouru une série d'étroits corridors, éclairés par des lanternes qui dévoilaient des murs couverts d'étoffes diaphanes, rouge foncé ou violet, brodées de symboles chinois dorés. J'avais rarement vu un décor aussi raffiné.

Derrière monsieur Sing Song, je tournais à droite, puis à gauche. Je montais plusieurs marches, puis j'en descendais quelques autres, si bien que j'ai fini par ne plus savoir où je me trouvais par rapport à l'entrée principale de la maison. L'odeur et la fumée d'encens qui flottaient dans l'air commençaient à m'étourdir. Après avoir gravi un escalier en colimaçon, nous sommes arrivés devant une porte fermée. Monsieur Sing Song m'a fait un bref signe de la tête et il s'est esquivé au moment où je frappais un coup à la porte.

Stick m'a ouvert. La poupée de trottoir était transformée en poupée de maison, habillée simplement d'un long vêtement en tissu noir. Ses cheveux étaient

coiffés en un lourd chignon dans lequel se croisaient deux bâtons du même rouge vif dont ses lèvres étaient peintes. Son visage, plus blanc que jamais, irradiait le mystère.

Dans la chambre de l'androgyné, tout était noir : le bois du plafond et du plancher, la pierre des murs, les voiles qui pendaient le long des étroites fenêtres sans vitre, les draps du lit installé au milieu de la pièce.

Sans dire un mot, Stick m'a embrassé. Sa bouche goûtait bon la menthe. De ses cheveux émanait un parfum semblable à celui de notre première rencontre. Le tissu de son vêtement était étonnamment doux.

Dans cette étrange chambre noire, l'aspect sensuel de Stick se réveilla de façon surprenante. Il passa de longues heures à couvrir mon corps de caresses subtiles et envoûtantes que seules d'habiles mains féminines savent habituellement procurer.



Il pleuvait à torrents sur Penlocke cette nuit-là. Le Sensastrip était presque vide. Même les habitués de la place n'avaient pas eu envie de braver le mauvais temps.

Fidèle à son poste derrière le bar, Bulldog jasait avec une danseuse. Assis à une table, Scan et moi sirotions une vodka.

— Ça fait presque un mois que je ne te vois plus partir avec quelqu'un après le boulot, a dit Scan. Ça m'intrigue.

— J'ai un amant régulier.

Scan a ébauché un sourire.

— C'est sérieux ?

— Ça doit, ai-je répondu.

Je n'avais jamais réfléchi à cette question, mais du fait qu'on me la posait, j'ai réalisé à quel point j'étais devenu dépendant de Stick.

Une quinzaine de minutes plus tard, pris justement d'un urgent besoin de voir Stick, j'ai salué Scan et

Bulldog puis j'ai quitté le Sensastrip par la porte de derrière.

Chaque nuit, après le travail, j'allais rejoindre Stick à la Tumono House. Après avoir baisé, nous fumions en silence jusqu'aux premières lueurs de l'aurore, puis nous passions la journée à dormir, comme tous les Citéens de Penlocke.

Ce soir-là, après m'avoir ouvert la porte de la Tumono House, monsieur Sing Song m'a guidé dans son antre jusqu'à un minuscule boudoir dans lequel entraient tout juste une causeuse, un fauteuil et une caisse en bois sur laquelle brûlaient un lampion et des bâtons d'encens.

— Stick va venir te chercher, a-t-il dit avant de disparaître derrière le rideau bleu nuit brodé d'oiseaux multicolores qui remplaçait la porte.

C'était la première fois qu'il ne me guidait pas tout de suite jusqu'à la chambre de mon amant.

Je me suis assis dans le fauteuil et j'ai allumé une cigarette pour troubler l'odeur de l'encens que je n'aimais pas. L'étoffe très douce sur laquelle j'étais assis m'a rappelé celle du manteau de Stick. Celle-là était cependant ocre, je crois. C'était difficile à dire à cause du faible éclairage.

Ma main gauche caressait encore le tissu velouté lorsqu'une grande fille aux courts cheveux blonds et aux yeux verts a écarté le rideau aux oiseaux. Elle m'a regardé quelques secondes

— Vous attendez quelqu'un ?

— Oui.

Vêtue d'un long vêtement rouge, elle s'est assise sur la causeuse.

— Je suis Shandra. Puis-je vous servir le koftee ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une boisson chaude.

— Non, je n'en veux pas.

— Vous désirez que je vous tienne compagnie le temps que vous patientez ?

Je n'avais pas l'habitude de me faire vouvoyer.

— Ça ne me fait rien.

Elle a souri. C'était une belle fille, comme toutes celles que je croisais dans ce bordel de luxe qu'était la Tumono House. Peu de Citéens pouvaient se vanter de les avoir vues. Les clients venaient presque exclusivement de l'extérieur de Penlocke : livreurs de marchandises, commerçants, voyageurs, peu importe, tous détenaient un passeport qui leur permettait d'entrer dans la Cité, d'y rester le temps qu'ils voulaient et de repartir sans qu'on leur pose de questions. Et tous ces hommes, parfois des femmes, passaient la majeure partie de leur temps chez monsieur Sing Song.

— Vous savez pourquoi on l'appelle la Tumono House ? me demanda-t-elle.

— Non.

Je n'y avais jamais réfléchi.

— Tumono, c'est le nom du vêtement que nous portons, dit-elle en se levant. Il s'agit d'une tunique qui, comme le kimono japonais traditionnel, est faite d'une seule pièce de tissu. Elle est plus ajustée que le kimono, mais ses manches sont aussi larges. Le kimono se ferme croisé sur le devant à l'aide d'une large ceinture qu'on nomme obi. Le tumono, lui, se ferme à l'aide de boutons sur le côté non cousu.

Shandra leva son bras gauche et se tourna un peu pour me montrer la rangée de petits boutons rouges qui ornaient la manche et le côté du long vêtement, jusqu'à l'ourlet. Je me suis souvenu à quel point j'avais pris plaisir à détacher ces boutons sur les tumonos de Stick...

— Hybride entre une tunique et un kimono, monsieur Sing Song a baptisé le vêtement tumono, a-t-elle ajouté. C'est lui qui les confectionne. Chaque tumono est unique.

— Monsieur Sing Song n'est-il pas Chinois ?

— Oui, mais cela ne l'empêche pas de connaître la culture japonaise.

C'était ridicule, de ma part, d'avoir posé cette question ; je n'avais aucune idée des différences entre la culture chinoise et la culture japonaise.

Stick est soudain entré dans le boudoir, cheveux défaits et vêtu d'un tumono. Ce soir, il en portait un blanc. Avec sa peau de craie et ses yeux noirs, il avait un aspect encore plus insolite que d'habitude.

— Je vous laisse, a dit Shandra en quittant la pièce, visiblement effrayée par la présence de mon amant.

Quelques minutes plus tard, j'étais dans la chambre de Stick. Intrigué par une large feuille clouée sur un des murs de pierre noirs, je me suis approché. Sur un fond bleu, des taches de couleurs différentes, couvertes d'une multitude de mots, se côtoyaient. Il y avait aussi des lignes qui se croisaient et, à certains endroits, des petits chiffres.

— Qu'est-ce que c'est ? ai-je demandé.

— Une carte, a répondu Stick, debout derrière moi.

Je ne connaissais que les cartes à jouer, beaucoup moins complexes que celle-là.

— Elle représente un autre monde auquel j'ai accès, a-t-il ajouté.

— Je ne comprends pas.

— Je dois partir pour me rendre quelque part sur cette carte.

— Mais... Où est-ce ?

— Ailleurs.

Je me suis tourné vers Stick mais, avant que j'aie le temps de poser une autre question, il a dit :

— Je t'expliquerai une autre fois.

— Tu vas donc revenir ?

— Oui.

Rassuré de savoir que Stick allait revenir, peu importe où il s'en allait, j'ai profité du reste de la nuit pour le baiser avec fougue.



Le lendemain soir, j'ai couru dans le dédale des ruelles qui menaient à la Tumono House.

Comme d'habitude, monsieur Sing Song a ouvert. Et, comme d'habitude, je l'ai suivi. Il m'a guidé jusqu'à une petite pièce que je n'avais pas encore eu l'occasion de voir. Le mobilier se composait d'une armoire basse, d'une table ronde et de quatre chaises. Mon hôte a fermé la porte derrière lui.

— Tu veux boire ?

— Vodka.

Tandis que je m'asseyais, le Chinois a fouillé dans l'armoire. Sur un des murs en pierre peint en bleu foncé, une lanterne diffusait une lumière dorée chaleureuse. Autour de cette unique source de lumière, des dessins de fleurs, encadrés, ornaient la majeure partie du mur. J'ai trouvé ce détail étrange, peut-être parce que je n'avais jamais vu de fleurs à Penlocke. Sur le dessus de l'armoire, dans un bol rempli de sable, étaient plantés des bâtonnets d'encens, heureusement pour moi, éteints.

Mon hôte a déposé une bouteille de vodka pleine et deux verres sur la table.

— Stick est parti, annonça-t-il.

— Il est parti ailleurs ?

Pour la première fois depuis que je le connaissais, j'ai vu monsieur Sing Song afficher un air surpris.

— Que veux-tu dire par ailleurs ?

— Stick m'a dit qu'il pouvait accéder à un autre monde.

Le Chinois s'est assis en face de moi. Il a débouché la bouteille et nous a servi un verre.

— Comment fait-il pour aller ailleurs ? ai-je demandé.

— Je ne peux pas te l'expliquer, car je ne comprends pas moi-même.

— C'est pour cette raison que vous vous intéressez à lui ?

— Oui. Et nous avons un point en commun, toi et moi : nous avons tous les deux besoin de lui. Tu dépends de lui physiquement et je dépends de lui parce que, dorénavant, c'est lui qui me rapportera régulièrement de l'autre monde les beaux tissus et les objets rares que tu vois dans ma maison et que tu ne trouveras nulle part ailleurs dans Penlocke. Grâce à Stick, je n'aurai plus besoin d'attendre les éventuels visiteurs de passage pour leur soutirer ces biens.

Nous avons vidé notre verre en silence.

— Pourquoi me racontez-vous cela ?

— J'ai besoin de toi, Randy. Il faut que Stick éprouve toujours le besoin de revenir à Penlocke.

— Je ne comprends pas comment je peux vous aider.

Les petits yeux noirs du Chinois se sont plissés de malice.

— Au-delà des liens de la chair se cachent parfois de mystérieux liens spirituels.

— Vous croyez ?

Il nous a servi un deuxième verre et m'a laissé réfléchir. J'ai finalement compris que moi seul pouvais répondre à ma propre question.



NATASHA BEAULIEU...

... a fait bien du chemin entre le début et la fin de la trilogie des « Cités intérieures ». Après avoir réalisé ce premier défi de carrière, elle est déjà à l'œuvre pour mettre en vie les autres personnages et histoires qui séjournent dans son imaginaire. Natasha a fait des études universitaires en cinéma et littérature anglaise. D'abord reconnue pour ses nouvelles de style fantastique, qui lui vaudront quelques prix littéraires, elle publie *L'Ange écarlate*, son premier roman, en 2000. Avec le recul, elle qualifie ainsi les livres de la trilogie des « Cités intérieures » : *L'Ange écarlate* – le livre des passions ; *L'Eau noire* – le livre des mystères ; *L'Ombre pourpre* – le livre des vérités. À travers ses nouveaux projets de romans, elle continue d'écrire des nouvelles, un style littéraire qu'elle affectionne toujours. À part cela, elle continue de fréquenter des gens bizarres. Elle tournoie toujours sur les planchers de danse de la scène underground. Et elle planifie son prochain voyage en Angleterre...

L'EAU NOIRE
est le soixante-quatorzième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en juin 2010
pour le compte des éditions



Née un 29 février à midi, Natasha Beaulieu est curieuse et insatiable. Tout comme ses personnages, elle a fréquenté toutes sortes de milieux et continue de côtoyer des gens drôlement bizarres...

L ' E a u n o i r e

Il y a d'abord Randy, un barman de la Cité de Penlocke, qui fait la connaissance de Stick, une ensorcelante créature qui peut voyager *ailleurs* en empruntant l'Eau noire, puis Mercury Chesterfield, une couturière de Montréal qui, malgré son apparente jeunesse, n'en a pas moins quatre-vingt-quatorze ans.

Il y a ensuite François Moreau, un jeune homme désœuvré qui se demande si son seul talent n'est pas de rencontrer des gens bizarres et de se placer dans des situations inextricables, et son père, Jacques, sergent détective à la police de Montréal, qui s'inquiète certes pour son fils, mais encore plus en raison de l'origine non humaine du corps de la femme qu'on a trouvé au parc LaFontaine.

Enfin, il y a David Fox, un Anglais qui, depuis trois siècles, vit avec une Cité dans la tête, laquelle Cité, à son plus grand désespoir, est envahie depuis quelque temps par une population venue d'il ne sait où.

L'Eau noire: une envoûtante plongée dans l'univers sensuel et troublant de Natasha Beaulieu, révélé pour la première fois dans *L'Ange écarlate*.

TEXTE INÉDIT

15,95 \$



9 782896 153879

Extrait de la publication 9,90 € TTC